
International Review of Community Development

Revue internationale d'action communautaire



Michel Serres, *Les cinq sens*, Paris, Grasset, 1985

Béatrice Sokoloff

Number 15 (55), Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1034447ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1034447ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (print)

2369-6400 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sokoloff, B. (1986). Review of [Michel Serres, *Les cinq sens*, Paris, Grasset, 1985]. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (15), 171–172. <https://doi.org/10.7202/1034447ar>

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

The logo for Érudit is located in the bottom left corner. It consists of the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Michel Serres, *Les cinq sens*, Paris, Grasset, 1985.

Béatrice Sokoloff, Professeur agrégée, Institut d'urbanisme, Université de Montréal.

Le dernier livre de Michel Serres, de son aveu même le premier aussi – celui d'une venue à l'écriture –, annonce peut-être les couleurs d'une nouvelle Renaissance. Signe des temps, la philosophie y renoue avec la sagesse et repense les fondements de la culture. Tel Orphée cherchant à ramener Eurydice des Enfers, Michel Serres déploie ici la musique du langage poétique, pour nous présenter sous un jour nouveau cet objet traditionnellement premier de la philosophie : le donné.

Rompant avec deux mille ans de méthode, Serres nous propose une invitation au voyage, un exode hors du droit chemin de la rationalité devenue puritaine. Même la hiérarchie selon laquelle la tradition ordonne les cinq sens s'en trouve complètement bouleversée, niée. Ce n'est plus la vue – sens analytique qui marque une première distance à l'objet, sens aussi de l'observation – qui ordonne la connaissance sensible, c'est le toucher, qui ouvre ainsi à un nouvel espace – topologique et non plus géométrique. Après de longs détours, dont il faut bien prendre la mesure, Serres nomme clairement ce qu'il cherche : une théorie de la connaissance aveugle et un discours scientifique en rupture d'épistémologie, voire non épistémologique (p. 287).

Mais revenons aux détours qui font de ce livre une vaste métaphore de la création dans une culture à redéfinir, création d'un sujet non cartésien. D'un sujet revenu à la vie après une éclipse dans la pensée structuraliste qui clamait sa mort voici près d'une décennie. Joie, répond tout à la fin le titre du dernier chapitre.

La philosophie peut alors recommander, au lieu où elle a toujours com-

mencé, celui de la culture qui est le terreau de toute connaissance. Le nouveau sujet pensant de Michel Serres se voit redonné le donné. Au lieu de proclamer dès sa première leçon que les sens se trompent, la philosophie peut dès aujourd'hui proposer une nouvelle ontologie, indissociable d'une esthétique enracinée dans le travail des cinq sens associés ; plus question de les présenter analytiquement en se servant de l'exemple d'une statue qui s'animerait progressivement, comme dans le *Traité de Condillac*.

Mais qu'est-ce qui nous vaut la grâce de cet heureux retournement de la hiérarchisation des sens, de la subversion dans les espèces du mélange, du métissage, des corps mêlés ? Paradoxalement, ce sont les impasses – impair et passe ! – de la philosophie qui inaugurent ce déplacement et cette condensation – et voici les deux versants du langage selon Jakobson, lequel situe si bien la métaphore comme raison de la poésie. Or, comment s'arranger quand on est dans l'impasse ? Par un changement de référentiel spatial : la topologie vient à point nommé pour défaire ce qui n'est plus qu'un noeud !

Prééminence donc chez Serres du toucher, de la peau, toile, voile sur lesquels se projette notre monde. Et le philosophe nous emmène d'abord au jardin, jardin des sens, figure du paradis perdu, peint ici par Bonnard. Un premier rapprochement se fait, entre le toucher et la vue, dans le commentaire sur un autre tableau de Bonnard, le « Nu au miroir ». Ce rapprochement en annonce un autre, qui apparaît plus loin dans le texte, entre le sensible et le langage, lorsque Serres commente le tatouage,

écriture sur la peau. La peau, surface d'inscription ou enveloppe, revient tout au long du texte comme l'organe par excellence, celui qui peut être appelé support du sens commun, mais aussi de la communication première, tactile, d'avant le langage.

Et à propos de communication, voici que reparaît la figure d'Hermès, déjà centrale dans les ouvrages précédents de Michel Serres. Il faut dire ici quelques mots de la facture singulière du texte, qui juxtapose les niveaux de langue et ceux de l'analyse, sans égards pour la logique discursive ou la logique tout court. L'écrit de Michel Serres est lui aussi un corps mêlé, homologue au sens pluriel qu'il construit et dont la facture, précisément, le défend contre toute analyse cartésienne. Saisissez un fil, il se noue à un autre, bifurque, change de côté, dessus, dessous, sens dessus dessous. On s'y perd, pour s'y retrouver vingt pages plus loin, et cette pratique du tissage, de l'espace topologique nous enchante en même temps qu'elle nous enseigne.

Les mythes, éléments de l'antique culture, nous éclairent aussi sur la philosophie à ses commencements, sur le statut de ses questions, sur leurs déplacements dans la modernité. « Pan ou Hermès tue Panoptès : la célérité d'un message vaut mieux que la lucidité d'une pensée. Nous parlons d'un nouvel état de la connaissance » (p. 48). Nouvel état du monde, aussi, où le monde informationnel se substitue au monde observé. Place au code ! Tout au long du livre, Michel Serres revient sur la mort de la langue usuelle sous la poussée des langages scientifiques, et sur les formes concomitantes de la culture dite de l'information.

Qui dit information dit aussi bruit. Et si le malaise de notre civilisation procédait de son immense cacophonie ? Abordant l'ouïe, le trajet de Serres passe par Épidaure, où il cherche la guérison dans le silence. Merveilleux passage, où les criaileries de la foule

une fois tues, le donné se présente aux autres sens, dont celui de la vue. Se tenir à distance du sujet parlant : extase. Voici remise en perspective la philosophie du langage, celle-là même qui a détrôné l'empirisme. Retour aussi à l'esthétique, dans la figure d'Orphée qui transforme le bruit en musique. Musique : somme de tous les arts en même temps que support physique et condition du sens, sous le langage.

Ainsi de mythe en philosophie, Serres progresse en zigzag, ou navigue d'une île à une autre, tel Ulysse sur son long chemin de retour. Entre le sens et le sens, il joue sur des figures, tissant peu à peu un lieu de rencontre entre la culture et la science, par philosophie interposée, géographie au long cours, espace qui se déploie à la rencontre du temps. Topologie : dépassement de l'opposition classique du continu et du discontinu.

Au détour de telle ou telle page, la fulgurance du donné d'avant même le don, ce que Serres nomme très justement la grâce. Grâce d'un paysage de vignobles dans la lumière de l'automne, vin de la connaissance sensible, dont le bouquet chatoyant dit parfaitement le parchet de terre de sa vigne. La mémoire des qualités sensibles évoque un tissu aux mille reflets, la moire. Notre culture va du banquet de Platon à la dernière Cène ; comment la comprendre, comment comprendre la transsubstantiation du vin en sang, figure de l'incarnation du verbe, et le mythe chrétien de l'origine (au commencement était le Verbe), si on oublie cet impératif : goûtez !

Mais nous voici déjà beaucoup plus loin, et d'autres questions philosophiques pressent le sujet connaissant, le sujet de la science. La crise de la culture est celle de l'agonie de la langue, du langage déraciné par la science ; et « cet événement bouleverse nos corps, le collectif, le monde » (p. 376). L'épistémologie a questionné savoir et connaissance, prenant la science comme objet

« sans évaluer jamais le savoir de qui le fait ». L'éternelle question philosophique – qu'est-ce que penser ? – doit aujourd'hui se reformuler en « que pense-t-on quand on sait ? ». Ni dans la science, ni hors d'elle, mais avec elle, la philosophie peut repartir à la recherche du donné : « Le sujet, oublieux, détaché, plonge dans l'inoubliable monde » (p. 381). À l'horizon de la philosophie se profile une culture nouvelle qui fermente dans les tonneaux d'un réel qui n'a plus à être mis en équation avec le rationnel. Le langage ressuscite : pluriel, comme les cinq sens.

Passés dans ce trajet par la figure de l'Immaculée conception – que Serres nous présente dans le mythe chrétien comme celle de l'incarnation du verbe, aux origines de l'espèce humaine – pourquoi s'arrêter là ? Serres ne va pas jusqu'à interroger à la fin de cette histoire la figure de l'Apocalypse, figure du Jugement dernier après lequel « toutes choses sont faites nouvelles ». Oui, belles et bonnes, pourrait dire ici le philosophe d'un nouveau savoir-vivre, qui redécouvre l'antique « carpe diem » et renaît chaque jour.

Quelle culture future saura jamais penser ce que signifie « et la mort ne sera plus » ? Ultime mystère, où la philosophie se retrouve métaphysique ! Jusqu'à ce que la science – la physique, quelquel jour, peut-être – comprenne le sens de la matière, de ses transformations, de tous ses états : dualité onde/particule, énergie/masse – âme et corps ?

Le mythe et la science se rejoindront-ils jamais ?